

Le borgne et son valet

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 32

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181441>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tions et pinçaient de la guitare à ravir. Que de tendres liaisons se formèrent, toutes platoniques, s'entend! Que de malheureux firent les trop aimables inconnues.

Les choses vont ainsi pendant quelque temps; un mois à peu près s'écoule comme un jour de fête... quand tout à coup un bruit mystérieux se répand dans la ville. Les habitants se frottent les yeux : on découvre des ressemblances, on fait des rapprochements; puis des courriers du gouvernement arrivent; grande rumeur parmi les autorités; les affaires restent en suspens : chacun sent que les choses ne peuvent aller un jour de plus, et toute la population attend le lendemain avec anxiété.

Le lendemain arrive, mais les étrangers sont partis. Ils se sont évanouis comme des esprits sans laisser de traces. Comment a-t-on pu viser leurs passeports? On assure que le maire était fort lié avec la femme du négociant, et que le commissaire de police allait épouser la fille du baron. Comment ces fonctionnaires auraient-ils pu s'apercevoir que les passeports étaient faux? L'amour n'est-il pas aveugle? En un jour ou deux, les voyageurs avaient quitté la ville, et les hardis aventuriers qui n'avaient visité Aix-la-Chapelle que pour leur amusement, arpentaient la forêt à la tête de leurs bandes.

Vers la fin de la révolution française les rives du Rhin et les contrées environnantes, depuis la Hollande jusqu'à Mainz, furent le théâtre d'exploits étranges et sauvages, et servirent de refuge à des hommes extraordinaires, tels qu'il s'en rencontre peu dans l'histoire. Les lois françaises n'étaient pas encore en pleine vigueur dans la Belgique et le conflit des parties durait encore. Tout était dans la confusion. Les éléments même de la société semblaient avoir été brisés et désorganisés par le tremblement de terre moral qui venait de l'agiter. Un esprit de désordre et de démoralisation avait envahi toutes les classes du peuple, et donnait carrière, dans quelques individus, au développement de talents et d'énergie qui, sous l'influence des circonstances ordinaires, eussent été étouffés dans leur germe. Les plus étranges doctrines étaient professées sans exciter de surprise; toutes les notions du bien et du mal étaient ou renversées ou confondues; les opinions semblaient retomber dans cet état primitif de désordre où elles étaient avant que les nécessités politiques n'eussent introduit l'ordre dans ce chaos.

Cette confusion s'augmentait encore par suite des souffrances physiques du peuple pendant les dernières années qui venaient de s'écouler. Tout le territoire avait été mis à feu et à sang par les armées républicaines; et même après l'occupation de la Belgique par les Français en 1794, la guerre qu'on ne pouvait continuer contre les baïonnettes, on la soutenait contre les lois des envahisseurs. Le paysan dont le champ avait été ravagé, l'artisan dont on avait ruiné l'industrie, le débiteur sans ressources, le soldat déserteur, tous se hâtaient de réparer leurs pertes, en mettant à contribution cette société dont ils se regardaient comme les parias. Cependant aux crimes des plus désespérés de ces vagabonds se mêlaient, au moins dans le début de leur carrière, quelques sentiments vagues d'un martial honneur.

Un criminel, lorsqu'il était poursuivi, pouvait aisément passer de la Belgique en Hollande ou dans les pays qui bordent le Rhin; et là, les subdivisions infinies de la confédération germanique, dans lesquelles chaque petit prince se maintenait dans une jalouse indépendance vis-à-vis des autres, rendaient toute poursuite presque impossible. Néanmoins, comme ces bandes diverses avaient réuni leurs forces en une société compacte, elles devaient craindre que les gouvernements ne s'unissent à leur tour pour les anéantir. De là pour elles la nécessité de resserrer le lien qui les rassemblait, d'augmenter leur nombre sans présenter toutefois une masse saisissable aux autorités. De leurs efforts pour résoudre ce problème naquit la plus formidable association de ce genre dont l'histoire offre l'exemple.

Le nombre des membres connus et ostensibles de la bande se trouva plutôt diminué qu'augmenté par la nouvelle constitution. Ceux-ci, sous le commandement de quelques individus élevés à ce poste par leur courage ou leurs talents, avaient pour quartier-général un vieux château, un moulin en ruines, ou asseyaient leur camp nomade dans les profon-

deurs d'une forêt. En effet, il n'était pas difficile de trouver des abris suffisants pour des forces beaucoup plus considérables, à une époque où tant de familles, fuyant les horreurs de la guerre, avaient quitté leurs habitations des campagnes pour les cités plus peuplées et mieux défendues. Les routes d'une ville à l'autre étaient par la même raison, comparativement désertes; on n'y rencontrait que des voyageurs ou des marchands, et toute communication paisible était interrompue entre les villages.

Lorsqu'on avait fixé un camp ou un rendez-vous, il s'agissait d'assurer aux bandits un passage à travers le territoire, en établissant sur tous les points une ligne de postes qui pussent servir, en cas de besoin, de secours et d'abri. Il était facile de parvenir à ce but, en gagnant au parti les aubergistes dont l'état était le plus nécessaire et le plus désespéré. Les guerres civiles en avaient réduit un grand nombre à la misère; et comme leur profession n'a jamais passé pour prédisposer bien fortement à l'honnêteté, on les trouva, en général, très accessibles aux propositions qui leur furent faites.

Dans l'argot des bandits, jargon composé d'hébreu, de français, de haut et de bas allemand, ces lieux de refuge se nommaient *Kochemer-Beyes*, que ce fussent des maisons publiques ou non : là, un membre poursuivi était sûr de trouver avis et protection : là, les affidés obtenaient des renseignements sur la direction que lui ou la bande avaient prise. Le système avait été organisé avec tant de régularité, qu'un voleur, dit-on, pouvait aller de l'extrémité de la Hollande jusqu'au Danube avec la certitude de ne point passer une seule nuit hors de la société ou sans le secours d'un ami.

Souvent aussi les employés de la police, depuis le magistrat jusqu'au dernier officier, étaient à la solde de la bande, et l'on avait souvent observé que l'anxiété d'un brigand pris en flagrant délit se dissipait comme par enchantement, lorsqu'on prononçait devant lui le nom du respectable fonctionnaire devant lequel il allait comparaître.

Intelligents et industrieux, ils changeaient avec une facilité merveilleuse de noms, d'habits, de signalement, de teint et de visage; témoins notre négociant hollandais et notre baron allemand. Quant à la fabrication des passeports, elle était exclusivement dévolue aux femmes, qui s'en tiraient avec une grande habileté. (A suivre.)



Le borgne et son valet.

Un vieux baron, sire de Beaumanoir,
Devenu borgne au métier de la guerre,
Par bienséance avait un œil de verre,
Qu'à son coucher un page allait, le soir,
Sur une assiette, humblement recevoir.
Or, une fois que le page peut-être
Malade était, peut-être était absent,
Un valet neuf, mal instruit, innocent,
Fut à son lit chargé de comparaître,
Le bon vieillard, sans faire de façon.
Tout comme au page, à ce nouveau garçon,
Livre son œil, puis dit sa patenôtre.
Point cependant le valet ne s'en va;
Eh! dit maître, ami, qu'attends-tu là?
J'attends, Monsieur, que vous me donniez l'autre.

AU MAGASIN MONNET

PLACE ST-LAURENT

CARTE CÉLESTE

AVEC HORIZON MOBILE

indiquant à l'aide d'un mécanisme très simple, l'état du ciel pour chaque heure de la journée.

PRIX : 4 FRANCS

Envoi par la poste contre remboursement.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD ET DELISLE.